

- « Depuis qu'il y a une science physique, elle a eu à l'esprit comme but suprême méritant d'être poursuivi la résolution du problème consistant à rassembler tous les phénomènes naturels observés ou encore à observer dans un unique principe simple qui permette de calculer aussi bien les processus passés qu'également et particulièrement les processus futurs à partir des processus présents. Il réside dans la nature de la chose que ce but ne soit ni atteint aujourd'hui ni susceptible d'être atteint un jour complètement. Mais il est sans doute possible de s'en rapprocher toujours davantage, et l'histoire de la physique théorique montre que par cette voie un nombre élevé de résultats importants ont déjà pu être obtenus, qui parlent clairement en faveur de l'idée que le problème idéal n'est pas un problème purement utopique, mais plutôt un problème éminemment fécond et doit par conséquent justement, du point de vue pratique, être gardé constamment en vue.
- Parmi les lois plus ou moins générales qui caractérisent les conquêtes de la science physique dans l'évolution des derniers siècles, le principe de moindre action est sans doute actuellement celui qui par la forme et le contenu peut élever la prétention de s'approcher le plus près de ce but final de la recherche théorique. Sa signification, comprise dans une généralité appropriée, ne s'étend pas seulement aux phénomènes mécaniques, mais également aux phénomènes thermiques et électrodynamiques, et dans tous les domaines où il est appliqué, il ne donne pas seulement un éclaircissement sur certaines propriétés des processus physiques concernés, mais il régit leur déroulement spatial et temporel de façon parfaitement univoque, dès lors que sont données les constantes nécessaires de même que les conditions externes arbitraires.
- [...]

- Or il va de soi que le contenu du principe de moindre action ne reçoit un sens déterminé que lorsque aussi bien les conditions prescrites auxquelles doivent être soumis les mouvements virtuels que la grandeur caractéristique qui pour toute variation arbitraire du mouvement réel doit disparaître sont indiquées exactement, et la tâche consistant à énoncer ici les stipulations correctes a constitué depuis toujours la difficulté véritable dans la formulation du principe de moindre action. Mais il ne devrait pas sembler moins éclairant que déjà l'idée de rassembler dans un unique principe de variation toute la collection des équations qui sont requises pour la caractérisation des mouvements de systèmes mécaniques compliqués arbitraires, prise uniquement en elle-même, soit d'une importance éminente et représente un progrès important dans la recherche théorique.
- Dans ce contexte, on peut sûrement rappeler la Théodicée de *Leibniz*, dans laquelle est formulé le principe selon lequel le monde réel, parmi tous les mondes qui auraient pu être créés, est celui qui à côté du mal inévitable contient le maximum de bien. Ce principe n'est rien d'autre qu'un principe de variation, et plus précisément un principe qui est déjà tout à fait de la forme du principe de moindre action qui est apparu plus tard. L'enchaînement inévitable du bien et du mal joue dans cette affaire le rôle des conditions prescrites, et il est clair qu'à partir de ce principe toutes les particularités du monde pourraient être déduites jusque dans le détail, dès lors que l'on réussirait à formuler mathématiquement avec précision d'une part l'étalon de mesure pour la quantité de bien, d'autre part les conditions prescrites. La deuxième chose est aussi importante que la première[1]. »

[1] Max Planck, « Das Prinzip der kleinsten Wirkung » (1915), in *Vom Wesen der Willensfreiheit und andere Vorträge*, Fischer Taschenbuch Verlag, 1991, p. 51-54.

- « [...] Du conflit de tous les possibles qui exigent l'existence il suit au moins ceci qu'existe la série de choses par laquelle le maximum existe (*per quam plurimum existit*), ou la série de tous les possibles la plus grande.
- Cette série est aussi la seule qui soit déterminée, comme la droite parmi les lignes, l'angle droit parmi les angles, la figure qui a le plus grand contenu parmi les figures, à savoir le cercle ou la sphère. Et de même que nous voyons les liquides par une spontanéité naturelle se rassembler en gouttes sphériques, de même dans la nature <de l'univers> existe la série qui a le plus grand contenu (*series maxime capax*) » (OFI, p. 534)

peut que tous les maux ne soient aussi qu'un presque néant en comparaison des biens qui sont dans l'univers.

20. Mais il faut satisfaire encore aux difficultés plus spéculatives et plus métaphysiques dont il a été fait mention et qui regardent la cause du mal. On demande d'abord d'où vient le mal. *Si Deus est, unde malum? si non est, unde bonum* ¹⁵²? Les anciens attribuaient la cause du mal à la matière, qu'ils croyaient créée et indépendante de Dieu; mais nous qui dérivons tout être de Dieu, où trouverons-nous la source du mal? La réponse est qu'elle doit être cherchée dans la nature idéale de la créature, autant que cette nature est renfermée dans les vérités éternelles qui sont dans l'entendement de Dieu indépendamment de sa volonté. Car il faut considérer qu'il y a une *imperfection originale dans la créature* avant le péché, parce que la créature est limitée essentiellement, d'où vient qu'elle ne saurait tout savoir, et qu'elle se peut tromper et faire d'autres fautes. Platon a dit dans le *Timée* que le monde avait son origine de l'entendement joint à la nécessité. D'autres ont joint Dieu et la nature. On y peut donner un bon sens. Dieu sera l'entendement, et la nécessité, c'est-à-dire la nature essentielle des choses, sera l'objet de l'entendement, en tant qu'il consiste dans les vérités éternelles. Mais cet objet est interne et se trouve dans l'entendement divin. Et c'est là-dedans que se trouve non seulement la forme primitive du bien, mais encore l'origine du mal : c'est la *région des vérités éternelles* qu'il faut mettre à la place de la matière, quand il s'agit de chercher la source des choses. Cette région est la *cause idéale* du mal, pour ainsi dire, aussi bien que du bien; mais, à proprement parler, le formel du mal n'en a point d'*efficiente*, car il consiste dans la privation, comme nous allons voir, c'est-à-dire dans ce que la cause efficiente ne fait point. C'est pourquoi les scolastiques ont coutume d'appeler la cause du mal *déficente*.

21. On peut prendre le mal métaphysiquement, physiquement et moralement. Le *mal métaphysique* consiste dans la simple imperfection, le *mal physique* dans la souffrance, et le *mal moral* dans le péché. Or, quoique le mal physique et le mal moral ne soient point nécessaires, il suffit qu'en vertu des vérités éternelles ils soient possibles. Et comme cette région immense des vérités contient toutes les possibilités, il faut qu'il y ait une infinité de mondes possibles, que le mal entre dans plu-

sieurs d'entre eux, et que même le meilleur de tous en renferme; c'est ce qui a déterminé Dieu à permettre le mal.

22. Mais quelqu'un me dira : Pourquoi nous parlez-vous de *permettre*? Dieu ne fait-il pas le mal et ne le veut-il pas? C'est ici qu'il sera nécessaire d'expliquer ce que c'est que *permission*, afin que l'on voie que ce n'est pas sans raison qu'on emploie ce terme. Mais il faut expliquer auparavant la nature de la volonté, qui a ses degrés; et dans le sens général, on peut dire que la volonté consiste dans l'inclination à faire quelque chose à proportion du bien qu'elle renferme. Cette volonté est appelée *antécédente* lorsqu'elle est détachée, et regarde chaque bien à part en tant que bien. Dans ce sens, on peut dire que Dieu tend à tout bien en tant que bien, *ad perfectionem simpliciter simplicem* ¹⁵³, pour parler scolastique, et cela par une volonté antécédente. Il a une inclination sérieuse à sanctifier et à sauver tous les hommes, à exclure le péché et à empêcher la damnation. L'on peut même dire que cette volonté est efficace *de soi (per se)*, c'est-à-dire en sorte que l'effet s'ensuivrait, s'il n'y avait pas quelque raison plus forte qui l'empêchât; car cette volonté ne va pas au dernier effort (*ad summum conatum*), autrement elle ne manquerait jamais de produire son plein effet, Dieu étant le maître de toutes choses. Le succès entier et infaillible n'appartient qu'à la *volonté conséquente*, comme on l'appelle. C'est elle qui est pleine, et à son égard cette règle a lieu, qu'on ne manque jamais de faire ce que l'on veut lorsqu'on le peut. Or, cette volonté conséquente, finale et décisive, résulte du conflit de toutes les volontés antécédentes, tant de celles qui tendent vers le bien que de celles qui repoussent le mal; et c'est du concours de toutes ces volontés particulières que vient la volonté totale, comme dans la mécanique le mouvement composé résulte de toutes les tendances qui concourent dans un même mobile et satisfait également à chacune, autant qu'il est possible de faire tout à la fois. Et c'est comme si le mobile se partageait entre ces tendances, suivant ce que j'ai montré autrefois dans un des journaux de Paris (7 septembre 1693) ¹⁵⁴, en donnant la loi générale des compositions du mouvement. Et c'est encore en ce sens qu'on peut dire que la volonté antécédente est efficace en quelque façon, et même effective avec succès.

23. De cela il s'ensuit que Dieu veut *antécédemment*

- « [...] le règne des causes efficientes et celui des causes finales sont parallèles entre eux ; [...] Dieu n'a pas moins la qualité du meilleur monarque que celle du meilleur architecte ; [...] la matière est disposée en sorte que les lois du mouvement servent au meilleur gouvernement des esprits ; et [...] il se trouvera par conséquent qu'il a obtenu le plus de bien qu'il est possible, pourvu qu'on compte les biens métaphysiques, physiques et moraux ensemble » (*Théodicée*, p. 265).

- « Il [s'en] suit de la Perfection Suprême de Dieu, qu'en produisant l'Univers il a choisi le meilleur Plan possible où il y ait la plus grande variété [*possible*] ; le terrain, le lieu, le temps, les mieux ménagés ; le plus d'effect produit par les voyes les plus simples ; le plus de puissance, le plus de connaissance, le plus de bonheur et de bonté dans les créatures que l'univers en pouvoit admettre. Car tous les Possibles prétendants à l'existence dans l'entendement de Dieu à proportion de leurs perfections, le résultat de toutes ces prétensions doit être le Monde Actuel le plus parfait qui soit possible » (*Principes de la Nature et de la Grâce*, § 10, p. 49).

- « Mais pourquoi ne se pourrait-il pas que le surplus du bien dans les créatures non intelligentes, qui remplissent le monde, récompensât et surpassât même incomparablement le surplus du mal dans les créatures raisonnables ? Il est vrai que le prix des dernières est plus grand ; mais, en récompense, les autres sont en plus grand nombre sans comparaison , et il se peut que la proportion du nombre et de la quantité surpasse celle du prix et de la qualité » (*Théodicée*, p. 365).

- « Le mal qui est dans les créatures raisonnables n'arrive que par concomitance, non pas par des volontés antécédentes, mais par une volonté conséquente, comme étant enveloppé dans le meilleur plan possible ; et le bien métaphysique, qui comprend tout, est cause qu'il faut donner place quelque fois au mal physique et au mal moral, comme je l'ai déjà expliqué plus d'une fois » (*Théodicée*, p. 243).

Placet autem explicare hic paulo distinctius, quomodo mihi medium inter Scholasticam et Mechanicam philosophandi rationem tenendum videatur, aut potius quomodo ab utraque parte sit veritas. Hoc enim intellecto cessabit bellum illud philosophicum internecinum, quod nuper non scholas tantum atque Academias, sed etiam Ecclesiam et Rempubicam subinde turbavit. Mechanici enim Scholasticos velut rerum vitae utilium ignaros, contemnunt, contra Scholastici, et qui Scholasticam philosophiam colunt Theologi, philosophos mechanicos velut religioni inimicos, odere; et fateor excedi limites ab utraque parte, quaedam etiam a philosophis periculosius dicta esse, quam ut probari debeant. Ego vero sic sentio: Omnia quidem sua natura esse clare distincteque explicabilia, et a Deo manifestari posse nostro intellectui, si vellet, et non posse corporis operationem satis intelligi, nisi intelligatur quid partes eius conferant; ac proinde nullam sperandam ullius phaenomeni corporei explanationem, nisi adhibita partium constitutione; verum hinc minime sequitur nihil aliud in corporibus intelligi posse nisi quod sit materiale et mechanicum; neque etiam sequitur in materia solam extensionem reperiri. Nam licet attributa corporum confusa revocari possint ad distincta, sciendum est duorum generum esse attributa distincta, alia enim petenda esse ex Scientia Mathematica, alia vero ex Metaphysica. Ex scientia quidem Mathematica, magnitudinem, figuram, situm, et horum variationes, sed ex metaphysica existentiam, durationem, actionem et passionem, vim agendi, et actionis finem sive agentis perceptionem. Itaque arbitror in omni corpore esse quandam sensum atque appetitum, sive animam, ac proinde soli homini formam substantialem atque perceptionem sive animam tribuere tam esse ridiculum, quam credere omnia hominis solius causa facta esse, et terram universi centrum esse. Sed ab altera parte sentio, ubi semel ex sapientia Dei et natura animae leges naturae mechanicae generales demonstraverimus, tunc in particularibus naturae phaenomenis explicandis ad animam vel formam substantialem ubique recurrere tam esse ineptum quam recurrere in omnibus ad absolutam Dei voluntatem; nam actio animae ex statu organi

- « Bien que les attributs des corps qui sont confus puissent être ramenés à des attributs distincts, il faut savoir que les attributs distincts sont de deux genres, les uns en effet doivent être empruntés à la Science Mathématique, les autres à la Métaphysique. A la Science Mathématique assurément la grandeur, la figure, la situation et leurs variations, mais à la métaphysique l'existence, la durée, l'action et la passion, la puissance d'agir et la perception de la fin de l'action ou de l'agent. C'est pourquoi j'estime qu'il y a dans tout corps un certain sens ou appétit, ou encore une âme, et que par conséquent attribuer au seul homme la forme substantielle et la perception ou l'âme est aussi ridicule que de croire que toutes les choses ont été faites à cause de l'homme et que la terre est le centre de l'univers. Mais, d'un autre côté, je suis d'avis qu'une fois que nous aurons démontré à partir de la sagesse de Dieu et de la nature de l'âme des lois de la nature mécaniques générales, recourir partout dans l'explication de phénomènes particuliers de la nature à une âme ou à une forme substantielle est aussi inepte que de recourir en tout à une volonté de Dieu absolue [...] »

3 intellecto (1) pri(-) (2) odia et contem (3) cessabit L. 5 turbavit (1) . et m (2) Nam (a) Scholastici theologi (b) theologi et philosophi (3) Scholastici Mechanicos oder (4) Mechanici L. 7 philosophos (1) mech (2) naturales ve (3) mechanicos L. 8 parte. (1) et (2) quaedam L. 11 vellet. (1) et proinde omnia phaenomena materialia habere rationes mechanicas, (a) sed (b) quod (2) et L. 11 operationem (1) intelligi (2) satis L. 11-13 nisi (1) et partium eius (2) intelligatur quid (a) partium eius figura conferant; verum non haec (b) partes. . . minime L. 14 f. mechanicum; (1) imo et in ipsa materia aliud quiddam quam extensionem reperiri (2) sunt (3) et in (4) neque etiam sequitur L. 15 reperiri. (1) Sciendum est enim (a) notiones d (b) attributa distincta non tantum peti debere ex mathematicis, (2) Nam L. 15 attributa (1) distincta (2) corporum L. 17 ex (1) Me (2) Scientia L. 18 figuram, (1) locum, et horum (2) situm L. 19 passionem, (1) denique (2) vim L. 20 esse (1) quandam perception (2) quandam L. 21 f. appetitum, (1) ac proinde (a) formam substantialem sive animam (b) et formam substantialem (aa) soli homi (bb) atque perceptionem soli homini (2) sive . . . animam L. 23 solius erg. L. 23 et . . . esse erg. L. 24 sentio. (1) quoties de (2) ubi semel ex (a) natura Dei (b) sapientia L. 24 f. generales erg. L. 25 f. explicandis erg. L. 27 nam (1) ex (2) particularis Dei voluntas (3) actio L.

bien, et servent même à de plus grands biens. Or puisque ces maux devaient exister, il fallait bien qu'il y eût quelques-uns qui y fussent sujets; et nous sommes ces quelques-uns. Si c'étaient d'autres, n'y aurait-il pas la même apparence du mal? ou plutôt, ces autres ne seraient-ils pas ce qu'on appelle : nous? Lorsque Dieu tira quelque gloire du mal pour l'avoir fait servir à un plus grand bien, il l'en devait tirer. Ce n'est donc pas une fausse gloire, comme serait celle d'un prince qui bouleverserait son état pour avoir l'honneur de le redresser.

124. IX. « Le plus grand amour que ce maître-là » puisse témoigner pour la vertu est de faire, s'il le peut, » qu'elle soit toujours pratiquée sans aucun mélange de » vice. S'il lui est aisé de procurer à ses sujets cet avantage, et que néanmoins il permette au vice de lever la » tête, sauf à le punir enfin après l'avoir toléré longtemps, » son affection pour la vertu n'est point la plus grande » que l'on puisse concevoir; elle n'est donc pas infinie. »

Je ne suis pas encore à la moitié des dix-neuf maximes, et je me lasse déjà de réfuter et de répondre toujours à la même chose. M Bayle multiplie sans nécessité ses maximes prétendues, opposées à nos dogmes. Quand on détache les choses liées ensemble, les parties de leur tout, le genre humain de l'univers, les attributs de Dieu les uns des autres, la puissance de la sagesse, il est permis de dire que Dieu peut faire que la vertu soit dans le monde sans aucun mélange du vice, et même qu'il le peut faire aisément. Mais puisqu'il a permis le vice, il faut que l'ordre de l'univers, trouvé préférable à tout autre plan, l'ait demandé. Il faut juger qu'il n'est pas permis de faire autrement, puisqu'il n'est pas possible de faire mieux. C'est une nécessité hypothétique, une nécessité morale, laquelle, bien loin d'être contraire à la liberté, est l'effet de son choix. *Quæ rationi contraria sunt, ea nec fieri a sapiente posse credendum est* ²⁵³. L'on objecte ici que l'affection de Dieu pour la vertu n'est donc pas la plus grande qu'on puisse concevoir, qu'elle n'est pas infinie. On y a déjà répondu sur la seconde maxime, en disant que l'affection de Dieu pour quelque chose créée que ce soit est proportionnée au prix de la chose. La vertu est la plus noble qualité des choses créées, mais ce n'est pas la seule bonne qualité des créatures; il y en a une infinité d'autres qui attirent l'inclination de Dieu : de toutes ces inclinations résulte le plus de bien qu'il se peut; et il se trouve que s'il n'y

avait que vertu, s'il n'y avait que créatures raisonnables, il y aurait moins de bien. Midas se trouva moins riche, quand il n'eut que de l'or. Outre que la sagesse doit varier. Multiplier uniquement la même chose, quelque noble qu'elle puisse être, ce serait une superfluité, ce serait une pauvreté : avoir mille Virgiles bien reliés dans sa bibliothèque, chanter toujours les airs de l'Opéra de Cadmus et d'Hermione, casser toutes les porcelaines pour n'avoir que des tasses d'or, n'avoir que des boutons de diamants, ne manger que des perdrix, ne boire que du vin de Hongrie ou de Shiras; appellerait-on cela raison? La nature a eu besoin d'animaux, de plantes, de corps inanimés; il y a dans ces créatures non raisonnables des merveilles qui servent à exercer la raison. Que ferait une créature intelligente, s'il n'y avait point de choses non intelligentes? à quoi penserait-elle, s'il n'y avait ni mouvement, ni matière, ni sens? Si elle n'avait que des pensées distinctes, ce serait un dieu, sa sagesse serait sans bornes; c'est une des suites de mes méditations. Aussitôt qu'il y a un mélange de pensées confuses, voilà les sens, voilà la matière. Car ces pensées confuses viennent du rapport de toutes les choses entre elles suivant la durée et l'étendue. C'est ce qui fait que dans ma philosophie il n'y a point de créature raisonnable sans quelque corps organique, et qu'il n'y a point d'esprit créé qui soit entièrement détaché de la matière. Mais ces corps organiques ne diffèrent pas moins en perfection que les esprits à qui ils appartiennent. Donc puisqu'il faut à la sagesse de Dieu un monde de corps, un monde de substances capables de perception et incapables de raison; enfin puisqu'il fallait choisir, de toutes les choses, ce qui faisait le meilleur effet ensemble, et que le vice y est entré par cette porte; Dieu n'aurait pas été parfaitement bon, parfaitement sage, s'il l'avait exclu.

125. X. « La plus grande haine que l'on puisse témoigner pour le vice n'est pas de le laisser régner fort » longtemps, et puis de le châtier; mais de l'écraser avant » sa naissance, c'est-à-dire d'empêcher qu'il ne se montre » nulle part. Un roi, par exemple, qui mettrait un si » bon ordre dans ses finances qu'il ne s'y commît jamais » aucune malversation, ferait paraître plus de haine pour » l'injustice des partisans que si, après avoir souffert » qu'ils s'engraissassent du sang du peuple, il les faisait » pendre. »

- « Quelque chose de très semblable à cela avait, dans les faits, été considéré comme l'essence de la raisonnabilité à la fois par les théoriciens esthétiques néoclassiques et par une multitude de moralistes influents. Il aurait difficilement semblé évident aux premiers que deux exemplaires de Virgile ont moins de valeur qu'un exemplaire plus un exemplaire de la plus mauvaise épopée qui ait jamais été écrite – encore moins qu'une lecture du premier suivie d'une lecture du second soit préférable à deux lectures de Virgile. Et l'objet apparent de l'entreprise d'une bonne partie de l'enseignement éthique avait été de produire une approche étroite de l'uniformité dans le caractère et le comportement humains, et dans les institutions politiques et sociales des hommes » (A. O. Lovejoy, *The Great Chain of Being, A Study of the History of an Idea*, Harvard University Press, Cambridge/Mass. and London/England, 1936, p. 224).

- « Les philosophes de l'optimisme, en bref, n'étaient pas de façon générale de tempérament romantique ; et ce qu'ils étaient désireux de prouver était que la réalité est rationnelle de part en part, que tout fait ou existence, aussi désagréable qu'il puisse être, est fondé dans une certaine raison aussi claire et évidente qu'un axiome de mathématiques. Mais les exigences de l'argument qui aboutit à cette conclusion les ont contraints à attribuer à la Raison Divine une conception du bien extrêmement différente de celle qui a été la plus courante parmi les hommes, et fréquemment parmi les philosophes ; et ils ont été ainsi amenés, souvent contre leur tempérament original, à imprimer dans l'esprit de leur génération une théorie révolutionnaire et paradoxale du critère de toute valeur, qui peut être résumée dans les mots d'un amoureux du paradoxe romantique au plus haut degré de notre époque :

- Une seule chose est nécessaire : toute chose.

- Le reste est vanité des vanités^[1]. »

-

^[1] Arthur O. Lovejoy, *ibid.*, p. 226.

- « La thèse commune des optimistes du dix-huitième siècle était, c'est une chose bien connue, la proposition selon laquelle ce monde est le meilleur des mondes possibles ; et ce fait, en combinaison avec la connotation que le terme "optimisme" en est venu à prendre dans l'usage populaire, à donné naissance à la croyance selon laquelle les gens qui adhéraient à cette doctrine doivent avoir été des personnes d'une gaîté exubérante, d'une cécité stupide à l'égard des réalités de l'expérience humaine et de la nature humaine, ou insensibles à toute la souffrance, la frustration et le conflit qui sont manifestes à travers toute l'étendue de la vie douée de sensation. Pourtant il n'y avait en fait rien dans le credo optimiste qui exigeait de lui logiquement qu'il ferme les yeux sur les faits que nous appelons ordinairement le mal ou qu'il les minimise. Bien loin d'asserter la non-réalité des maux, l'optimiste philosophique du dix-huitième siècle était principalement occupé à démontrer leur nécessité. Asserter que ce monde est le meilleur des mondes possibles n'implique rien quant à la bonté absolue de ce monde ; cela implique uniquement que n'importe quel autre monde qui est métaphysiquement capable d'exister serait pire. Le raisonnement de l'optimiste était orienté moins en vue de montrer quelle quantité importante de ce que les hommes comptent ordinairement comme bon il y a dans le monde de la réalité que de montrer quelle quantité réduite de cela il y a dans le monde de la possibilité – dans cet ordre logique éternel qui contient les idées de toutes les choses possibles et compossibles dont on pensait que l'esprit de Dieu les avait contemplées "avant la création", et par les nécessités duquel, inéluctables même dans le cas de l'Omnipotence, sa puissance créatrice était restreinte » (Lovejoy, *ibid.*, p. 209).

- « Les fins, au lieu de distinguer les dispositions individuelles réussies à l'intérieur de la réalité, s'identifieront à la réalité même. Sous sa forme la plus générale, le principe de finalité énonce alors que la différence entre l'acte et la puissance est toujours un minimum. Car c'est à cette seule condition que des êtres imparfaits et qui contiennent quelque puissance du fait qu'ils appartiennent à un tout qui les dépasse, réduiront cette puissance autant qu'ils le peuvent. En d'autres termes ils obéiront aux lois extrémales du calcul des variations » (Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence*, p. 317-318).

- « Celui qui prend parti pour ce Leibniz-là prend parti pour une figure de l'esprit allemand qui n'a à s'excuser dans aucun monde possible pour son existence » (*Scholz, op. cit.*, p. 151).

- « 1. C'est une opinion, reçue chez nous, que Leibniz se rattache à la Philosophie Française. M. Cousin dit qu'il est aux trois quarts cartésien. Selon Saisset [cf. *Précurseurs et disciples de Descartes*, Paris, 1862], Leibniz a corrigé la philosophie cartésienne en y introduisant l'idée de force trop négligée par Descartes. Enfin M. Bouillier appelle le Leibnizianisme une réforme de la philosophie de Descartes. Au Mécanisme fut substitué le Dynamisme. – Or, tout en admettant que Leibniz a corrigé ou réformé Descartes, on ne fait pas moins de celui-là un disciple de celui-ci. La dépendance *par voie de réaction* n'est pas moins réelle que la dépendance de maître à disciple. Leibniz peut avoir réformé la philosophie de Descartes et appartenir toutefois à la Philosophie Française.
- 2. Il y a une autre opinion d'après laquelle il n'y aurait pas un abîme entre Leibniz et Kant. [...] Il est inutile d'ajouter que les Allemands font de Leibniz un philosophe allemand, quoi qu'il ait écrit en français » (Emile Boutroux, *La Philosophie allemande du XVII^e siècle*, p. 4).

Quisquis habet pravam voluntatem, is < jure > punitur. Prava voluntas nihil aliud est quam pravæ circa res morales sententia vel opiniones. Quicumque pravas circa res practicas habet opiniones, easque exequitur, is jure punitur, ob hanc solam causam quia actus eius non ex errore facti, sed ex errore juris, id est ex pessimis opinionibus deliberatisque rationibus ortum est. Unde patet nihil aliud requiri ad puniendum scelus, quam ut quis admittat scelus, et sciat tamen esse scelus. Nulla ergo alia opinio est libertate. Nec refert, quod ille putat, scelus sibi esse bonum seu utile, et ideo ipsum eligit, quia impune se laturum vel poenam longe minorem fructu inde sperato credebat. Nam nihilominus punitur, tametsi ratio eligendi fuerit hæc opinio.

Nec poterit [sceleratus postea cum puniendus] aliquando in extremo iudicio contradicere, non fuisse in sua potestate opinionem suam mutare. Nam et in rebus humanis juste faciunt iudices cum puniunt sceleratos, etsi scelerati illi postea poenitentes quæri possint se ad pessimas istas opiniones < quas cum peccarent habebant > quadam adversitate devenisse.

Damnandis tum autem querelis adhuc aliud obstat, quod scilicet ne tunc quidem sunt poenitentes, cum damnantur, adeoque nunquam queri possunt³⁴.

Nemo se volens malum fecit, alioqui antequam fieret, esset.

Si peccatores [post mortem] < tempore iudicii > adhuc revera poenitentes essent, non damnarentur æternum, sed casus iste non evenit unquam.

Puto fuisse tempus, quo homines non minus vage de Geometricis loquebantur, quam nunc de Metaphysicis. Itaque verum non est quod hodie Geometria ita bene constituta est, Metaphysica vero tam incerta vagatur. Credo enim fortasse tempus venturum, quo non minus bene constituta erit Metaphysica ac Geometria. Quod a tot seculis nondum constituta est Metaphysica, [mirum non est tam] ex eo non debet de successu desperari. Nam fortasse in quadam adhuc Mundi infantia sumus. Et quemadmodum Pythagoram (si ille primus est) a Geometria rigidis demonstrationibus constituenda non absterruit antecessorum balbuties, ita nec nos præsens confusio a Metaphysica constituenda deterrere debet³⁵.

Objectio : si omnia certo prævisa inevitabiliter sunt, frustra preces adhibentur, sive ut ille ait

Desine fata Deum flecti sperare precando. Respondeo [certum

- « Je pense qu'il y a eu un temps où les hommes ne parlaient pas des Choses Géométriques de façon moins vague qu'ils ne le font aujourd'hui des Choses Métaphysiques. C'est pourquoi il n'est pas vrai que la Géométrie soit aujourd'hui tellement bien établie, alors que la Métaphysique erre, en revanche, de façon si incertaine. Je crois, en effet, qu'il viendra peut-être un temps où la Métaphysique ne sera pas moins bien établie que la Géométrie. Du fait que la Métaphysique n'a pas encore été établie par tant de siècles (une chose qui n'est pas si étonnante que cela) on ne doit pas conclure qu'il faut désespérer du succès. Car peut-être sommes-nous restés jusqu'à présent dans une certaine enfance du Monde. Et de même que les balbutiements de ses prédécesseurs n'ont pas fait peur à Pythagore (si c'est lui le premier) au point de le dissuader d'établir la Géométrie sur des démonstrations rigoureuses, de même la confusion présente ne doit pas nous dissuader d'établir la Métaphysique » (Grua I, p. 272).

³⁴ Dem. Cath. VI, 1, 498 ; Conf. phil. JACOB. 10, 40, 62, 72 ; Théodicée § 266. Voir de purgatorio, p. 150 ; p. 317 ; Section VIII, note 15.
³⁵ Même réponse au fidéisme de Sténon, p. 162. Voir p. 18.

- « Il a été un révolutionnaire comme Descartes. Il a été plus que cela. Egaleme nt comme révolutionnaire il est plus grand que Descartes. Et pourtant il est conservateur jusqu'à la base. On ne pourra pas invoquer un autre grand homme qui fasse cet effet, qui ait su plus exactement que Leibniz à quel point on peut avancer dans le monde quand on appelle bon le bien là où il se montre, et le rend en même temps meilleur dans tous les cas essentiels qu'on ne l'avait fait auparavant.
- Leibniz est le révolutionnaire le plus conservateur de l'histoire intellectuelle occidentale. Faisant jaillir des étincelles de tout silex et, d'une façon qui lui est propre, allumant partout avec ces étincelles des lumières que personne avant lui n'avait encore allumées. Un grand positiviste qui illumine les choses, si on entend par un positiviste un homme qui partout voit et met en honneur le positif.
- Cette attitude s'est transmise à son élève le plus célèbre, à Christian Wolff (1678-1754). Elle est le meilleur de tout ce qui du grand style de Leibniz est passé à ce philosophe, autrefois surabondamment célébré, qui a joué le rôle directeur dans l'*Aufklärung* allemande » (Scholz, *op. cit.*, p. 129-130).

- « Le parti le plus raisonnable a été pris de ceux qui ont jugé avec [les Anciens] Aristote que le droit de souveraineté pouvoit se trouver non seulement dans le peuple, mais encore dans un Prince ou un Grand Conseil, et qui ont cru que régulièrement et ordinairement les Souverains doivent passer pour irrésistibles » (Gaston Grua, *Textes inédits d'après les manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre*, II, p. 886).
- « Mais la grande difficulté est [tousjours] de reconnaître ce cas. Et par conséquent on doit tousjours estre plus porté incomparablement à souffrir les caprices des supérieurs, qu'à mettre tout en désordre pour leur résister, le remède ayant coustume d'estre pire que le mal » (*ibid.*).

Leibniz, Lettre à Rémond, 10 janvier 1714, *Philosophische Schriften*, III, p. 606.



*Leibnitz wählt zwischen der
alten und neuen Philosophie.*

«Leibniz wählt zwischen der alten und neuen Philosophie».
Stich nach Schubert, 1796

606

Reititz au Revent.

rapport de ma Theodote. M. l'Abbé Bignon m'avoit promis qu'en en mettroit un dans le Journal des Savans, mais jusqu'icy ceux qui travaillent à ce Journal ne l'ont point fait. Peutestre parcequ'ils n'approuvent point que j'ay osé m'écarter un peu de S. Augustin, dont je reconnois la grande penetration. Mais comme il n'a travaillé à son systeme que par reprises, et à mesure que ses adversaires luy en donnoient l'occasion, il n'a pas pu le rendre assés uni, outre que nôtre temps nous a donné des lumieres qu'il ne pouvoit point avoir dans le sien. Messieurs vos Prelats delibèrent à present sur des matieres assés approchantes de celles de mon livre, et je serois curieux de savoir, si quelques uns des excellens hommes qui entrent dans leur assemblée, ont vû mon livre et ce qu'ils en jugent.

Outre que j'ay eu soin de tout diriger à l'edification, j'ay taché de deterrer et de reunir la verité ensevelie et dissipée sous les opinions des différentes Sectes des Philosophes, et je crois y avoir adjouté quelque chose de mien pour faire quelques pas en avant. Les occasions de mes études, dès ma premiere jeunesse, m'y ont donné de la facilité. Etant enfant j'appris Aristote, et même les Scholastiques ne me rebutèrent point; et je n'en suis point faché presentement. Mais Platon aussi dès lors, avec Plotin me donnerent quelque contentement, sans parler d'autres anciens que je consultay par apres. Etant emanché des Ecoles Triviales, je tombay sur les modernes, et je me souviens que je me promenay seul dans un bosage aupres de Leipzig, appellé le Rosendal, à l'âge de 15. ans, pour delibérer si je garderois les Formes Substantielles. Enfin le Mechanisme prevalut et me porta à m'appliquer aux Mathematiques. Il est vray que je n'entray dans les plus profondes qu'apres avoir conversé avec M. Hugens à Paris. Mais quand je cherchay les dernieres raisons du Mechanisme et des loix mêmes du mouvement, je fus tout surpris de voir qu'il estoit impossible de les trouver dans les Mathematiques, et qu'il falloit retourner à la Metaphysique. C'est ce qui me ramena aux Entelechies, et du material au formel, et me fit enfin comprendre, apres plusieurs corrections et avancements de mes notions, que les Mondes, ou les substances simples, sont les seules veritables substances, et que les choses materiales ne sont que des phenomenes, mais bien fondés et bien liés. C'est de quoy Platon, et même les Academiciens perterieurs, et encor les Sceptiques, ont entré quelque chose, mais ces Messieurs, venus apres Platon, n'en ont pas usé si bien que luy.

- « Sa préoccupation pour l'orthodoxie de sa philosophie n'était pas seulement de la politique ou de la timidité ; ses discussions théologiques ne sont pas simplement un habillement qui recouvre des problèmes logiques » (T. S. Eliot, cite par Robert Sleigh, *Leibniz & Arnauld, A Commentary on their Correspondence*, Yale University Press, New Haven & London, 1990, p. 186).

- « [...] Il avait une bonne philosophie que (après les critiques d'Arnauld) il a gardée pour lui, et une mauvaise philosophie qu'il a publiée avec en perspective la célébrité et l'argent. En cela il a montré sa perspicacité habituelle : sa mauvaise philosophie a été admirée pour ses mauvaises qualités, et sa bonne philosophie, qui était connue uniquement des éditeurs de ses manuscrits, a été considérée par eux comme dépourvue de valeur, et est restée non publiée » (Bertrand Russell, *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, Allen & Unwin, London, 1900, p. VI).

- « Je crois probable qu'à mesure qu'il vieillissait, il a oublié la bonne philosophie qu'il avait gardée pour lui, et ne s'est souvenu que de la version vulgarisée par laquelle il a gagné l'admiration des Princes et (plus encore) des Princesses. Si l'œuvre de Couturat avait pu être publiée de son vivant, il l'aurait, j'en suis sûr, haïe, non pas comme étant inexacte, mais comme étant indiscrètement exacte » (*ibid.*, p. VI).